

Il porte le nom de tant de baptêmes et de jours furibonds, de temps sans amour et sans gestes, du vent pur la folie...Ce nom comme la rive infinie du ciel et de l'onde, impitoyable vide au regard de la mémoire...Entre fortune et gloire, misère et douleur, de l'aube brune à la nuit blême, reflet muet dans le menhir, de mille et mille années, de mille et une fois... Alcore était son nom.

Il était une vie, revenu de je ne sais quand, de ce temps-là qui toujours recommence. Il était de l'instant lointain trainé jusqu'à demain dans l'espace libre et magique des fables. Il était de retour pour ouvrir chaque porte et s'y tenait, embellissant l'image. Guerrier venu d'ailleurs, c'est là qu'il voulait rendre l'âme à la terre qu'il avait souillée, violée toute une vie durant de conquérant, de barbare ; trouver la paix de l'éternel repos dans le havre encore souffrant des erreurs de la guerre. C'est là qu'Oza le trouverait mourant du mal d'en avoir fait ; d'amour pour celle qu'il devait détruire. Il avait fallu abolir la limite pour accueillir son regard d'étranger. Accepter de changer les trois pierres qu'elle avait à donner contre leurs noms dans la rivière, franchir ainsi le seuil. Tel est le rituel. Sur la foi du démon il accédait à l'univers inconnu des humains. Il y avait maquis, mer et vent dans la pierre dressée montrant la route et le chemin.

Des feux s'allument, un autre encore à l'horizon. L'intrigue se noue ; vient de là-bas...Les conques murmurent l'écho des sirènes, racontent l'histoire : assauts barbaresques, môles flagellés, la route du sel, de l'huile et des étoffes, de la pierre, des armes, de l'art et de la science ; la roue des contes et la chanson qui les raconte...

Oza dénoue ses cheveux et danse, ondule autour d'Alcore. Par-dessus le visage endormi du soldat disparu, elle allume un cierge, le signe de la croix ; tel est le rituel. Viennent alors d'autres femmes à l'entour du défunt. Leur chant désespéré s'élève. Elles caressent le corps, prennent les mains du mort pour le conduire de l'autre côté. Oza va chanter : « Pleurez, vous mes sœurs, et vous les hommes souvenez-vous... » Elle se tait, son premier *voceru* s'achève. Au cœur des ruines et de l'onde marine où se perd la cité submergée par le mal, elle voit son regard se voiler doucement, se figer soudain s'arrêter à jamais.

Les derniers feux s'effacent, les pleureuses s'éloignent et sous l'aile noire de la nuit, il ne reste d'elle et de lui sur la plage, que blanches taches et vague de sang ; sous la pluie leurs visages...Il n'y a plus que le double effacé et les larmes versées sur la tombe de ceux qui ne s'aimeront jamais, que l'étoile arrachée du ciel par la main qui l'a semée.